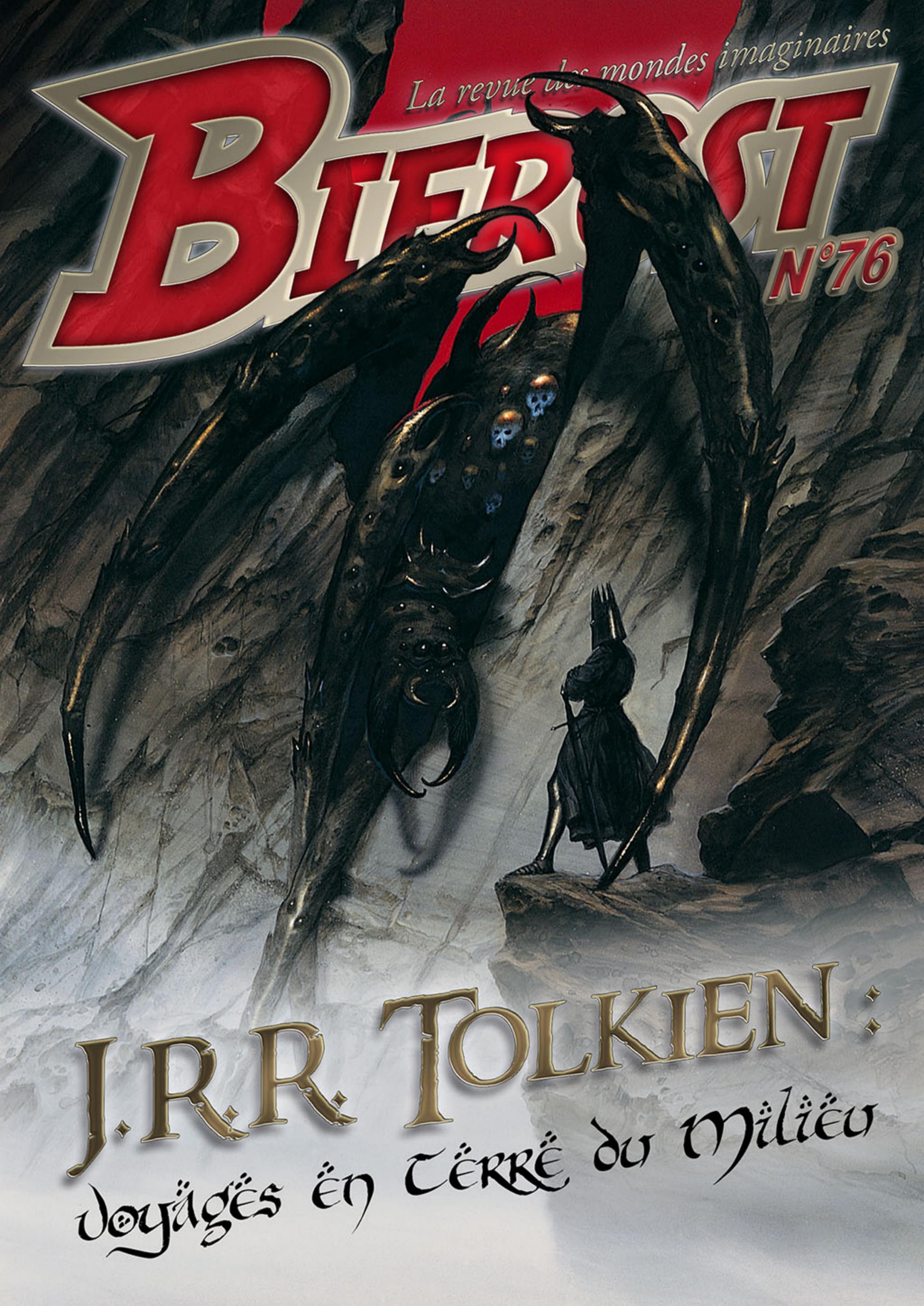


La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°76



J.R.R. TOLKIEN :
Voyages en TÈRRE du milieu

Sommaire

► Interstyles

- Le Récit du changelin 6
Michael SWANWICK
- Freud, auteur de Tolkien 24
Xavier MAUMÉJEAN
- Noc-kerrigan 32
Thomas DAY

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 70
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
du livre, de l'animé et du mixte
par Pierre Stolze 108
- Paroles de Libraire : Trollune, troll d'histoire,
par Erwann Perchoc 114
- La grande boucle : la Volte souffle ses dix bougies,
par Erwann Perchoc 118
- AU TRAVERS DU PRISME : JOHN RONALD REUEL TOLKIEN
- De l'œuvre d'une vie à la vie d'une œuvre :
J.R.R. Tolkien (1892-1973),
par Isabelle Pantin 122
- Le Seigneur des Anneaux : roman mythopoétique,
par Jean-Philippe Jaworski 132
- Louis Bouyer : un prêtre en Terre du Milieu,
Par Francis Valéry 142
- J.R.R. Tolkien : les univers d'un philologue,
par Damien Bador 147
- Histoire de la Terre du Milieu,
par Bertrand Bonnet 153
- Voyage en Terre du Milieu, aller-retour :
un guide de lecture tolkienien 158
- SCIENTIFICTION
- Je parle, donc je suis :
le dialogue humain-machine est-il possible ?
par Rolând Lehoucq & Frédéric Landragin 180
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

« **Il n'y a pas si longtemps,** illustrer Tolkien relevait de l'exercice d'introspection. C'est désormais une industrie planétaire. Hier, évoquer "**Le Seigneur des Anneaux**" suscitait davantage d'étonnement que d'intérêt. Aujourd'hui, il est difficile d'échapper au battage publicitaire. Par le passé, mes seules préoccupations portaient sur la relation entre le texte et l'image. A présent, nombre de décisions graphiques ne sont pas loin de requérir la consultation d'un avocat. » Ainsi s'exprimait John Howe, en 2002, dans son introduction à **Sur les terres de Tolkien**, artbook conjointement édité par les éditions l'Atalante et l'Office régional culturel de Champagne-Ardenne (ce même John Howe qu'on retrouve en couverture de ce numéro 76, figurant Morgoth et Ungoliantë). 2002... Quand la première des deux trilogies cinématographiques de Peter Jackson n'était que partiellement sortie en salle... On imagine aujourd'hui, alors que la seconde de ces trilogies, celle du Hobbit, trouve sa conclusion au moment où ces lignes paraissent, combien les choses ne se sont guère améliorées sur le plan copyright et législatif concernant le père de Bilbo. A cela une raison évidente : si on ne peut soutenir que Tolkien « invente » à lui seul la *fantasy* moderne (il le fait pour partie, néanmoins), force est de constater que son « **Seigneur des Anneaux** », devenu machine à cash colossale, a constitué le genre dans sa dimension commerciale, et ce bien avant Peter Jackson. Le succès de sa trilogie best-seller a cristallisé la « *fantasy* à la Tolkien », cette *fantasy* où « l'univers-secondaire », le monde imaginaire dans lequel se déroule l'action, devient au moins aussi important que l'action elle-même et les personnages qui l'animent. Tel est l'apport de Tolkien à la *fantasy* moderne, révolution millésimée 1954, date de parution de **La Communauté de l'Anneau** (ou **La Fraternité...**, pour qui se réfère à la nouvelle traduction signée Daniel Lauzon, tout juste sortie chez Christian Bourgois), premier des trois volumes d'un cycle appelé à connaître un succès planétaire. Nombreux sont les auteurs à s'être engouffrés dans le sillage doré de Tolkien, continuateurs / imitateurs plus ou moins heureux (David Eddings, Terry Brooks, Raymond E. Feist, David Zindell, Stephen R. Donaldson, Robert Jordan, entre autres), et ce jusqu'à ce jour, apportant leur pierre à la reconnaissance populaire du genre, bien sûr, mais aussi, corollaire inévitable, à sa banalisation. « *La fantasy normalisée ne prend aucun risque : elle n'invente rien mais imite [...] s'affaire à déposséder les vieilles histoires de leur complexité intellectuelle et morale, transformant leur action en violence, leurs acteurs en poupée, leur véracité en platitude sentimentale* », nous dit Ursula Le Guin. La *fantasy* post-Tolkien est devenue une industrie, et s'il semble bien injuste de reprocher les travers de cette industrialisation à Tolkien, le fait est que ce constat, c'est à sa création que nous le devons... Certes. Tolkien, père d'une *fantasy* aux codes spécifiques (ce que d'aucuns nomment aujourd'hui la *high fantasy*) portée par une trilogie source au succès commercial qui, s'il mit quelques années à se dessiner, finit par tout balayer sur son passage — très bien. Sans Tolkien et le succès du « **Seigneur des Anneaux** », pas de création, en 1969, de la collection « **Adult Fantasy** » chez Ballantine dirigée par Lin Carter, collection qui, pour le coup et en cinq années (jusqu'au rachat de Ballantine par Random House), bornera bel et bien l'espace littéraire de la *fantasy* moderne

— c'est entendu. Mais la question reste entière : pourquoi un tel succès ? « *Ce livre est comme un éclair dans un ciel serein. Dire que l'aventure héroïque, splendide, éloquente et sans honte a soudain reparu dans une époque marquée par son antiromantisme presque pathologique n'est pas assez. Pour l'histoire du roman, ce n'est pas un retour mais une avancée, une révolution : la conquête d'un terrain nouveau* », écrira C.S. Lewis dans le *Time and Tide* au sujet du premier tome de la trilogie — propos datés de 1954, qui demeurent cruellement actuels au regard de l'époque qu'ils décrivent... Nous reste à dire en quoi « *ce livre est comme un éclair dans un ciel serein [...] une révolution* ». Ce livre et, au-delà, l'ensemble de l'œuvre qui l'accompagne : c'est là l'objet même du dossier proposé dans nos pages — question qu'Isabelle Pantin, Francis Valéry, Damien Bador, Jean-Philippe Jaworski, Laurent Kloetzer et beaucoup d'autres de nos collaborateurs ont saisie à bras le corps. Il appartiendra au lecteur de découvrir les réponses qu'ils apportent. Aborder pareil monstre littéraire, semblable fondation d'un pan complet du champ d'investigation bifrostien (comme nous l'avons fait avec H.P. Lovecraft, par exemple, ou bien encore Isaac Asimov, et comme nous le ferons avec Stephen King dans un proche futur), c'est faire le choix de la synthèse. Imposée par les contraintes techniques de la revue et le corpus généralement énorme consacré à l'œuvre traitée (tout spécialement dans le cas de celle de Tolkien, et à ce sujet, on salue ici le travail mené par Vincent Ferré depuis des années, universitaire à qui nous adressons au passage nos remerciements pour son aide quant à la réalisation du présent *Bifrost*). Un choix périlleux et frustrant, comme il se doit, auquel nous avons sacrifié avec le double souci qui nous est propre dans pareil cas : constituer autant une porte d'entrée pour le néophyte qu'un prolongement riche et inédit pour l'amateur capé. A voir si nous y sommes parvenus...

Pour l'heure tendez l'oreille. Le vent d'automne souffle au-dehors, brassant les feuilles. Bientôt, déjà, le solstice libérera l'hiver. Le feu crépite dans l'âtre non loin, vous cherchez votre place dans le cuir du fauteuil. L'odeur de la flambée envahit vos narines, à laquelle celle du tabac, plus riche, se mêlera dans un instant. C'est le temps des nuits longues, des grandes chasses. Le temps des histoires et des mythes. Ça tombe bien, notre hôte du trimestre est maître dans les unes et les autres. Ouvrez le livre, tournez la page.

« *Dans un trou vivait un hobbit...* »

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **L'Épée brisée**, le roman culte de Poul Anderson paru aux USA en

1954, et qui nous arrive enfin en français, au **Bérial'**, préfacé par Michael Moorcock, dans une traduction de Jean-Daniel Brèque et mis en images par Nicolas Fructus.



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°77 ; je reçois gratos **L'Épée brisée**, un livre qui décapite de partout, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

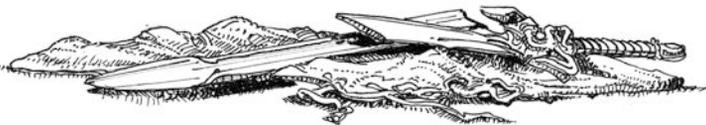
Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°77, je reçois gratos **L'Épée brisée** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Bérial'
50 rue du Clos
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.berial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°77, le 22 janvier 2015.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Thomas Day
Xavier Mauméjean
Michael Swanwick*

.....

Michael SWANWICK



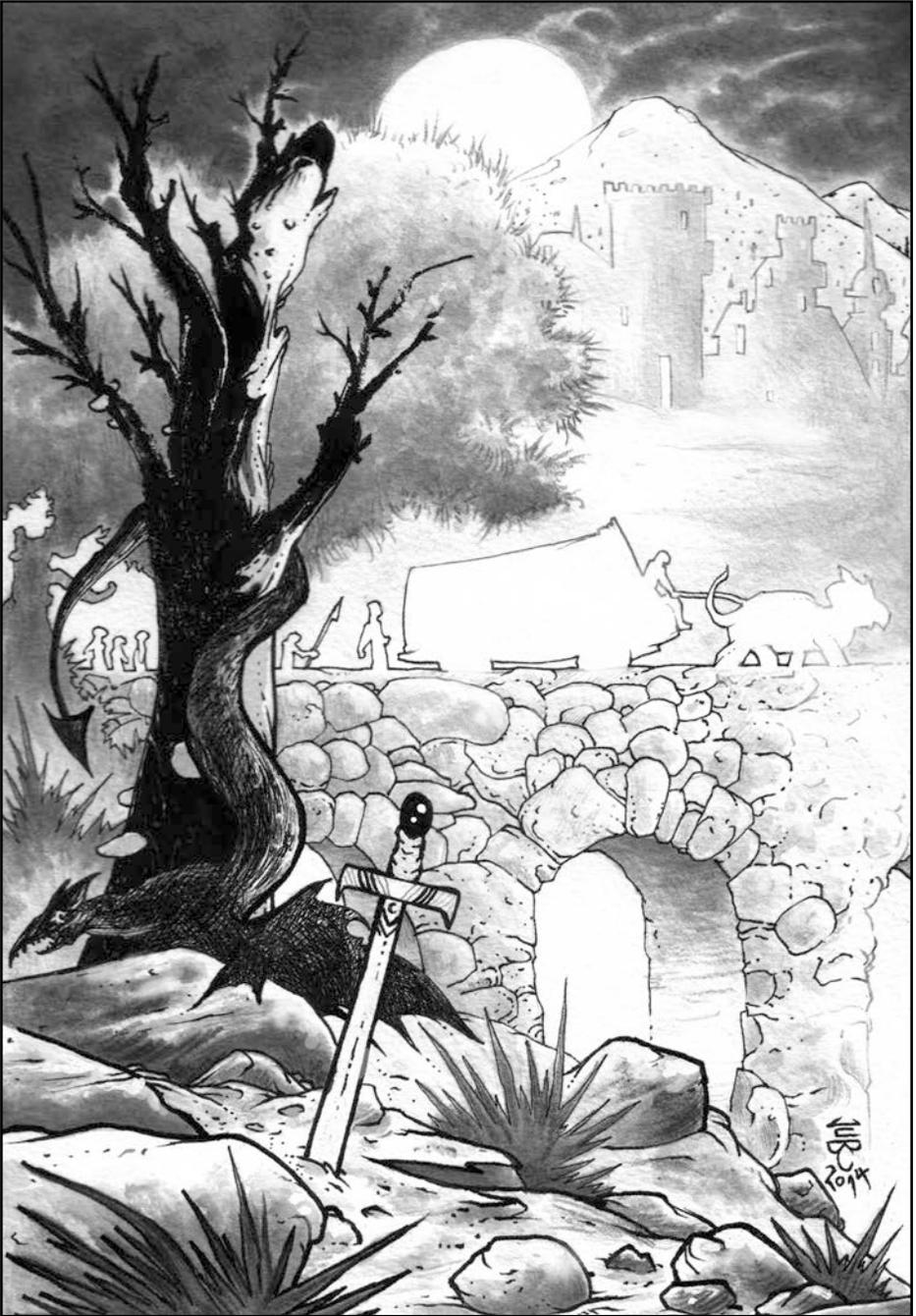
J'ai écrit "Le Récit du changelin" en hommage à Tolkien. Dans ce récit, un jeune garçon de taverne est emmené par une troupe d'elfes de passage qui l'éloigne de son passé et de tout ce qu'il aime et connaît. Il paye un lourd tribut pour ce départ, mais les suit par amour pour leur beauté, leur grâce et leur étrangeté, vers un futur dont il sait seulement qu'il dépasse son imagination. C'était une histoire honnête, du moins je l'espère. Mais elle avait aussi une valeur autobiographique. Will Tavernier était ce que je créerais jamais de plus proche d'un autoportrait. Son histoire ne diffère pas tellement de la mienne. Il y a longtemps, je me suis enfui avec les elfes, pour ne jamais revenir sur mes pas. » [In *Méditations sur la Terre du Milieu*, volume dirigé par Karen Haber, Bragelonne, 2003, traduction de Mélanie Fazi.] *Tel est l'effet que produit Tolkien sur quantité de lecteurs : il fait s'enfuir avec les elfes, courir derrière la nature et découvrir la sienne propre, de nature, puis revenir à la maison en ayant laissé sur le chemin la sève d'une jeunesse oubliée. Cendres et souvenirs. « Eh bien, me voici de retour », conclura Sam en toute fin du « Seigneur des Anneaux »...*

Quant à notre ami Michael Swanwick, qui ouvre donc ce numéro marqué au sceau de l'Anneau unique, nos fidèles savent à quel point cet auteur américain incarne le meilleur du genre sous sa forme courte — un talent pour la nouvelle qui lui a notamment valu cinq prix Hugo... Swanwick, styliste hors pair, atteint des sommets dans le registre de la nouvelle. Chose qui, en France, n'aide évidemment pas à se faire une réputation. Tant pis. On continuera de le lire dans les pages de Bifrost...

Déjà publié dans Bifrost :

- « La Vie des morts » in Bifrost 15
- « La Transmigration de Philip K. » in Bifrost 18 spécial Philip K. Dick
- « Temps de neige » (avec Gardner Dozois) in Bifrost 19
- « Le Pouls brutal de la machine » in Bifrost 35 (prix Hugo 1999)
- « Chasse au clair de lune » in Bifrost 37
- « Vie lente » in Bifrost 39 (prix Hugo 2003)
- « Tout sauf un chien » in Bifrost 47 (prix Hugo 2002)

Le Récit du changelin



REGARNIS LA PIPE. Si je dois raconter cette histoire comme il faut, j'aurai besoin de son aide. C'est bien. Non, inutile de rajouter une bûche dans le feu. Laisse-le mourir. Il y a pire que l'obscurité.

Ecoute la taverne grincer et gémir dans son sommeil ! Ce ne sont que ses os et ses pierres qui se tassent, pourtant on jurerait entendre le plus esseulé des spectres. Il est tard. On a barré la porte, clos les portes à chaque bout du Pont. Le feu dépérit. Dans le monde entier, il n'y a d'éveillés que toi et moi. Ce récit ne convient guère à des oreilles aussi jeunes que les tiennes, mais... Oh ! Pas de cet air renfrogné. Tu vas me faire rire, ce qui messied à ma triste histoire. Bon, voilà qui est mieux.

Rapprochons nos tabourets des braises, que je te dise tout.

Où commencer ? Il y a vingt ans, par une journée du tout début de l'été. L'Ogre avait péri. Nos armées rentraient, fort dépeuplées, de leurs exploits désespérés dans le sud. Chaque survivant reprenait son métier. La contrée connaissait enfin la paix et la prospérité. Souvent, cette taverne débordait de monde.

Les elfes ont entrepris de traverser le Long Pont à l'aube.

Les roues qui grondaient et les clochettes d'argent qui chantaient dans le vent au sommet des piquets auxquels on les avait fixées m'ont réveillé. Vite, j'ai enfilé mes habits, dégringolé de ma soupente, franchi la porte. Les chariots étaient peints de sceaux aux couleurs vives et d'entrelacs de runes sinueuses irradiant une magie que je ne pouvais ni déchiffrer, ni espérer comprendre. Les bœufs blancs attelés échangeaient de douces paroles dans leur propre langue. De la musique flottait sur le convoi, les tambours et cymbales se mêlaient aux plaintes mélancoliques du long cor incurvé qu'on appelle *serpentin*, mais les elfes eux-mêmes, grands et fiers, restaient muets derrière leurs masques immaculés.

Un guerrier s'est tourné vers moi en passant, l'œil aussi froid et hostile qu'une pointe de lance. J'ai frissonné. Il a poursuivi son chemin pour disparaître.

Mais je le connaissais. J'en aurais juré. Il s'appelait... On m'a empoigné par l'épaule. Mon oncle. « Sacré spectacle, hein ? Ce sont les derniers, l'ultime tribu elfique. Quand ils auront traversé le Long Pont, il ne restera aucun des leurs au sud de l'Awen. »

Il parlait avec une profonde tristesse que je ne lui connaissais pas. Pendant les longues années où Gabe le Noir avait été mon maître — et, nouveau-né au départ de mon père pour la Défaite d'Eau-Noire, je n'en



avais connu aucun autre —, je ne l'avais jamais vu de pareille humeur. A y réfléchir, j'ai compris d'instinct qu'un jour il mourrait, qu'on l'oublierait, puis que mon tour viendrait. Pour l'heure, je me contentais de lui tenir compagnie, dans cet étrange sentiment partagé de perte inéluctable.

« Comment font-ils pour se reconnaître entre eux ? » Je m'émerveillais de l'uniformité de leurs robes ornées et de leurs masques vierges.

« Ils... »

Un dragon de feu a jailli dans les airs, la fusée du matin lancée pour marquer l'instant précis où le soleil émergeait à l'horizon, et j'ai levé la tête pour la voir éclater. Quand j'ai baissé les yeux, mon oncle avait disparu. Je ne l'ai jamais revu.

Hein ? Pardonne-moi. Je divaguais. Gabe le Noir était un bon maître, même si je soutenais une opinion différente, alors. Il me battait moitié moins souvent que je le méritais. Mes cicatrices t'intriguent ? Ce sont les marques que tous les *am'rta skandayaksa* portent ; elles n'ont rien de spécial. Les unes rappellent des actes méritoires, les autres des vassalités. La triple griffure sur ma joue traduit mon allégeance au seigneur Cakaravartin, un chef de guerre dont le patronyme signifie « le grand roi qui tourne la roue ». Un nom important, bien que j'aie oublié l'attitude et l'allure de ce tourneur de roue pour lequel j'aurais donné ma vie. Le gribouillis sur mon front indique que j'ai tué un dragon.

Oui, bien sûr. Quel jeune de ton âge s'y refuserait ? Et je prendrais bien plus de plaisir à te conter ce récit-là que celui de ma méchante vie. Mais je ne peux pas. Que j'aie tué un dragon, je m'en souviens : le jet de sang chaud, l'affreux cri de désespoir. Or, tout le reste a disparu, tout ce qui a mené à cet instant d'horreur et, bizarrement, de culpabilité. Comme beaucoup de ce qui m'est arrivé depuis mon départ du Pont, les brumes et l'oubli l'ont emporté.

Regarde nos ombres de géants qui hochent la tête afin de marquer leur accord.

Ensuite ? Je me revois courir sur les toits d'ardoise en pente raide dans des bonds et des glissades que je trouve maintenant démentiels. Avec Corwin, l'apprenti du gantier, nous accrochions les bannières de fête au-dessus de la rue en l'honneur du défilé. Leur étoffe sentait le moisi. On les entreposait à la Porte du Dragon, dans le réduit surplombant la herse, qui comporte un assommoir au sol. Jon, Corwin et moi, nous allions parfois nous accroupir autour pour cracher sur les passants ; nous rivalisions à toucher le crâne de tel ou tel marchand qui ne se doutait de rien.



Des vents froids revigorants giflaient les toits. En sautant les intervalles entre les bâtiments, je m'imaginai dansant avec les nuages. Je me suis accroupi pour nouer une corde à un anneau de fer fiché dans le mur juste sous les pignons. Cor était reparti chercher des bannières au réduit de la porte. J'ai levé les yeux pour voir s'il avait repris sa place et je me suis rendu compte que j'apercevais l'intérieur de la chambre sous les combles de Becky.

La pièce ne contenait qu'un matelas, un coffre, une petite table, une bassine de toilette. Becky, dos tourné à la fenêtre, se brossait les cheveux.

Il me revenait les histoires qu'on se racontait entre gars, sur les dévergondées qui, se sentant observées, donnaient un spectacle salace en usant de leurs doigts, puis du manche de leur brosse. Bien qu'aucun de nous n'ait jamais croisé de telles sirènes, nous croyions en leur existence sans réserve. Quelque part, nous le savions, il existait des femmes assez dépravées pour s'accoupler avec des singes, des ânes ou des trolls des montagnes — voire avec des gars comme nous.

Becky, bien sûr, n'a rien fait de tel. Vêtue d'une chaste chemise de nuit en laine, la tête relevée, elle brossait, au rythme des airs elfiques ténus montant de la rue, ses longs cheveux cuivrés qu'embrasait un rayon de soleil oblique.

Tout cela n'a duré qu'un bref instant. Puis Cor a galopé sur le toit de la jeune fille en faisant autant de vacarme que dix cabris. Il a calé son ballot de bannières sous un bras, tendu l'autre vers moi et gueulé : « Oh ! Will ! Arrête de rêvasser et lance-moi cette corde ! »

Becky a fait volte-face, vu que je la reluquais, poussé un cri de colère qui n'avait rien d'aimable et claqué ses volets.

Durant le retour vers la taverne, je ne voyais que Becky et sa brosse. A mon entrée, ma petite cousine Chardon m'a frôlé en gambadant et en chantonnant : « Les elfes, les elfes, les elfes ! » Elle tournait sur elle-même comme une toupie sans paraître vouloir s'arrêter. Elle adorait tout ce qui brillait : les elfes, la magie, les vieux contes. Il paraît qu'elle a succombé à la blanchéole moins de six ans plus tard. Mais dans mon souvenir, elle continue de rire, de danser, toujours jeune, immortelle.

La salle commune n'accueillait aucun pensionnaire. On avait retiré les tables à tréteaux. Tante Kate, Dolly et ma grande sœur, Eleanor, faisaient le ménage. De son balai, Kate a poussé les reliefs du petit déjeuner vers la trappe et lancé, l'air sombre : « C'est les mauvaises fréquentations, ce Corwin Gantier et sa joyeuse bande de voyous. La bière ne se brasse pas en une nuit ! Il prépare son coup depuis belle lurette. »



Je me suis figé dans le vestibule, certain que la famille de Becky avait rapporté mon voyeurisme. Comment aurais-je pu protester de mon innocence ? J'aurais fait autant ou pire depuis longtemps si j'en avais connu la possibilité !

La brise qui a jailli dans la pièce quand Eleanor a ouvert la trappe a ébouriffé ses cheveux et éparpillé la poussière. « Ils se retrouvent près du fumoir toutes les semaines pour boire à en tomber malades et tramer des sottises, a déclaré Dolly. La jeune Anne de May Chandelier en a vu un uriner dans la rivière depuis le haut du mur il y a trois jours.

– Oh, fi ! » Les détritrus ont cascadié dans l'eau et Eleanor a refermé la trappe. Un geste involontaire de ma part a trahi ma présence. Elles se sont retournées vers moi.

Une étrange illusion m'a pris. Je me suis imaginé que ces trois commères formaient un mécanisme unique, un engin à cancan qui accomplissait des mouvements prédéterminés, comme si une main invisible tournait une manivelle pour les obliger à balayer, à nettoyer et à discuter.

J'ai pensé : l'apprenti de Karl Orfèvre a renié son contrat.

« L'apprenti de Karl Orfèvre a renié son contrat », a dit Dolly.

Il a pris la fuite pour partir en mer.

« Il a pris la fuite pour partir en mer, a ajouté Kate d'un ton accusateur.

– Quoi ? » Je sentais mes lèvres se mouvoir, j'entendais les mots sortir sans intervention de ma part. « Tu parles de Jon ? Pas Jon ! »

Combien d'apprentis a Karl ? Jon, bien sûr.

« Combien d'apprentis a Karl ? Jon, bien sûr.

– Karl l'a trop gâté. » Les mots de Kate faisaient écho dans ma tête avant qu'elle les prononce. « Un gars de son âge, c'est comme un noisetier. Il profite des coups de gaule au lieu d'en souffrir. » Elle m'a regardé en secouant la tête. « Un point capital que les drôles comme toi devraient garder à l'esprit. »

Mamie Bouleau nous a tous étonnés en surgissant de la cuisine.

Aussi fragile qu'une brindille, elle s'est penchée pour poser près du feu une assiette qui contenait deux poissons de la veille qu'elle avait remis à frire et des œufs de cabillaud en saumure. Elle était plus maigre que ton petit doigt et elle avait les cheveux aussi blancs qu'un vieux pissenlit. C'était la première fois que je la voyais sortir de son lit depuis des semaines ; le passage des elfes, ou une propriété revigorante de leur musique, lui valait un regain de vie. Mais elle avait son regard de pierre. « Laissez le gamin tranquille. »

Mon illusion s'est dissipée telle la brume devant une brise matinale de l'Awen.



« Tu ne comprends pas !

– Nous ne faisons que...

– Ce petit effronté...

– Le bac de la cuisine est vide », m'a dit mamie Bouleau. Elle a tiré un grand verre de bière qu'elle a posé près de l'assiette. Il y avait de la chaleur dans sa voix, car j'avais toujours été son préféré, et de la gentillesse dans son coup de menton. « Va vérifier tes lignes. La mousse se sera tassée le temps que tu reviennes. »

L'esprit en émoi, j'ai couru sur le pont jusqu'à la bouche de l'escalier étroit qui plongeait en spirale dans le Jambage du Rétameur. L'idée que l'aimable et rieur Jon ait embarqué m'émerveillait. Tous, nous prétendions vouloir partir en mer un beau jour ; c'était notre deuxième ou troisième sujet de conversation le plus courant lors de nos parties nocturnes de pêche à l'anguille en amont du fleuve. Mais que ce soit Jon qui s'en aille, et sans nous dire au revoir ?

Il m'est alors arrivé quelque chose d'horrible : avec toute la sûreté d'une prophétie, j'ai su qu'il ne reviendrait pas. Il mourrait dans les îles occidentales. Tué et dévoré par une créature du fond des mers comme nul sur le Pont n'en avait jamais imaginé.

J'ai déboulé sur le quai tout en longueur situé au niveau de la limite des hautes eaux. Distract, j'ai ramené mes lignes et rejeté un loup de mer moins long que mon avant-bras. Ses camarades malchanceux, je les ai juchés sur mon épaule.

Mais alors que je me tenais là, sur les pierres obscures et glissantes, j'ai vu une forme immense se mouvoir sans bruit sous l'eau. Dans un premier temps, j'ai songé à une tortue géante, comme celle qui avait occupé dix hommes robustes équipés de cordes et de grappins pour la sortir de la baie de la Tête de Sirène. Mais, en m'avançant, j'ai constaté que cet être la dépassait en taille. Je ne pouvais plus respirer. Figé de peur, je l'ai regardé approcher.

La surface du fleuve a explosé. Une tête a jailli dans des torrents d'eau. Un homme aurait pu se recroqueviller dans une de ses narines. Sa chevelure et sa barbe étaient du noir des fourrés et des arbrisseaux qui bordent les rives en amont et que les crues engloutissent chaque printemps. Il avait des yeux aussi gros que des roues de chariot et aussi ternes que la roche.

Le géant a rivé son regard sur moi, et il a parlé.

Tu me demandes ce qu'il a dit ? Moi aussi, je voudrais le savoir. A cet égard, je ressemble à la victime qui, étendue sur le bas-côté, cherche



dans la poussière les piécettes que les brigands ont pu oublier. Le peu dont je dispose, je vais le partager avec toi ; tu n'auras qu'à estimer ce que j'ai perdu. Je me tenais devant le géant, et soudain je me suis retrouvé à m'ébattre dans l'eau. C'était la fin de l'après-midi et je me baignais nu en compagnie des garçons de l'équarrissage.

J'avais passé l'essentiel de la journée à nettoyer l'étable de l'Approche, en raison d'un accord passé par Gabe le Noir selon lequel *Le Brochet et le Baril* recevait un demi-penny pour chaque client de l'auberge qui y stationnait sa monture. J'étais aussi suant et sale que les chevaux quand j'ai fini ma tâche et je m'étais joint avec plaisir aux apprentis bouchers qui voulaient se laver du sang et autres saloperies dont leur travail les avait souillés.

Nous nous baignions près de la rive sud du fleuve, sous la Porte de l'Ogre. Je me frottais pour ôter les dernières traces quand j'ai vu la dame elfe m'observer depuis l'esplanade.

La distance qui la rapetissait réduisait son masque à un ovale blanc. D'une main, elle tenait un panier en osier plein de chardonnerets. Son regard fixe m'a paru déconcertant et excitant à la fois. Ma virilité s'est dressée d'elle-même.

Je venais d'entrevoir Ratanavivicta pour la première fois.

Cet aperçu n'a duré qu'un bref instant. La lumière de ses yeux m'a empli, aveuglé. Puis l'un des autres baigneurs — Hodge, le fils du tanneur, que nous tenions, dans notre belle innocence, pour un vrai sauvageon — m'a sauté sur le dos et enfoncé sous l'eau. Le temps que j'en émerge, toussant et crachotant, l'elfe avait disparu.

J'ai repoussé Hodge pour porter mon regard sur le fleuve. Plissant les yeux, j'ai distingué les radeaux qui suivaient le courant, les barreurs debout, godille relevée, et les caraques qui entraient au port après leur traversée de la mer. La rive opposée offrait un fouillis de jetées, de cahutes, d'entrepôts et de cabanes. Des bâtiments en pierre s'élevaient derrière, rangs successifs qui se fondaient dans l'horizon bleuté, avec ici et là une flèche ou une tour dominant la mêlée.

De longs cous de serpent ont jailli, deux lézards de rivière qui se disputaient un saumon. Pris d'une étrange allégresse, j'ai ri du spectacle.

Au crépuscule, l'ost innombrable traversait toujours. Les elfes ont continué de défiler toute la nuit, en s'éclairant de lanternes au bout de piquets. Assis sur l'appui de la haute fenêtre d'une chambre que nous n'avions pas louée ce soir-là, j'observais leur procession aussi changeante et immuable que l'Awen même. Ils allaient dans les montagnes



du grand nord, disait-on, par des contrées qu'aucun homme de notre époque n'avait vues. Planté là, je me languissais de ces êtres fabuleux, jusqu'à n'en plus pouvoir.

Je suis redescendu vers mon lit le cœur lourd.

Pour découvrir, stupéfait, que la salle commune grouillait d'elfes. La petite cage en osier qui pendait à un crochet du plafond contenait cinq chardonnerets dorés. En baissant les yeux, j'ai croisé le regard d'une femme au masque blanc. Elle m'a fait signe d'approcher, avant d'effleurer la gauche de son banc. Je suis allé m'asseoir à côté d'elle.

Un seigneur elfe dont j'ai oublié l'apparence et la voix, un pilier d'ombre, Cakaravartin en personne, se tenait près de la cheminée. Il suivait d'un doigt languide les coquillages et les serpents gravés dans la pierre. Il a parlé d'une voix rêveuse : « Je me souviens de l'époque où il n'y avait pas de gué sur l'Awenasamaga et où ces pierres faisaient partie de la Grande Asura, la cité des géants. »

J'ai bredouillé : « Mais comment auriez-vous pu... » Des masques se tournaient vers moi. Dans ma gêne, je me suis mordu la langue.

Il a continué sans se soucier de ma question. « J'étais là quand on a construit ce pont. Afin d'expié leurs pêchés, les derniers des géants ont dû démanteler leur capitale et, avec ses matériaux, bâtir au profit des hommes. Ils formaient une noble race, jadis, et j'ai fait étape ici dans notre quête de la *parikasaya* parce que je tenais à les revoir. »

Dolly a surgi en bâillant ; elle tenait un plat de saumon cru et un plateau qui portait une pyramide de dix chopes de bière. Elle a demandé : « Qui va payer ? » En me voyant, elle a froncé les sourcils. « Will ? Tu as tes corvées demain matin. Ne devrais-tu pas être au lit ? »

J'ai rougi et répliqué : « Je suis assez grand pour décider par moi-même. »

Un elfe lui a proposé une pièce d'or, quand une d'argent aurait payé dix fois le service. « Cela suffira-t-il ? »

Dolly a souri, hoché la tête, alors j'ai sauté sur mes pieds. « Je réveille le changeur, qu'il vous fasse la monnaie. » J'ai pris soin d'ignorer l'exaspération qui balayait l'innocence avaricieuse sur le visage de ma sœur.

Mais la dame elfe à ma droite m'a arrêté d'un simple contact de sa main. « Reste là. Cette somme importe peu, au regard de tout ce que je voudrais que tu apprennes. »

Lorsque la pièce a touché sa paume, ma sœur a changé : l'espace d'un bref instant, elle a paru vieille et grosse. Je l'ai contemplée, bouche bée, puis elle est redevenue elle-même. Dans un grand envol de jupons, elle a disparu avec l'argent, si complètement que je ne devais pas la revoir



de vingt ans. Un des elfes s'est tourné vers le mur, a soulevé son masque pour boire une vive gorgée et l'a remis en place sans révéler quoi que ce soit de sa figure.

La porteuse de chardonnerets a ouvert le portefeuille en cuir qu'elle venait de sortir. Il contenait des herbes séchées. Quelqu'un a décroché une de nos longues pipes en argile du râtelier au-dessus de la cheminée et la lui a tendue. Tout en garnissant le fourneau, Ratanavivicta a dit : « Voici de la *margakasaya*, qui dans votre langue signifie "le chemin de l'extinction". Vous n'avez aucune idée de sa rareté : elle ne pousse plus nulle part au monde maintenant que nous avons abandonné nos jardins du sud. Mâchée, elle agit comme un léger soporifique. Incorporée dans un baume, elle guérit les menues plaies. Fumée, elle lance un pont par-dessus les années, de sorte que les pensées peuvent se promener dans le passé ou l'avenir, à volonté.

– Comment cela se peut-il ? » De nouveau, je n'avais pu retenir ma question. « Le passé a disparu. Quant à l'avenir, qui saurait dire de quoi il est fait ? Chacune de nos décisions le change, autrement nos actions ne serviraient à rien. »

Au lieu de me répondre, elle m'a passé la pipe qu'elle a allumée avec une braise prélevée dans le foyer à l'aide de pincettes. J'ai porté l'embouchure à mes lèvres, j'ai exhalé avec nervosité, puis j'ai inhalé la fumée, qui m'a rempli les poumons. Une sorte de bourdonnement, de vrombissement, m'est monté à la tête, pour m'aveugler, et m'ouvrir les yeux ensuite.

Il faisait nuit. La petite troupe de Cakaravartin pleurait de rage et de désespoir, car l'ennemi nous avait devancés, si bien que nous nous retrouvions piégés en lisière des marais, peu armés et sans montures.

Dans un tumulte démentiel, nous avons dansé jusqu'à la frénésie. Sur un signe de Cakaravartin, nous avons posé les ballots que nous portions sur notre dos, déroulé une dizaine de peaux de chevaux et sorti nos couteaux pour nous zébrer la poitrine et les bras. A mesure que notre sang pleuvait sur les peaux, le terreau noir les remplissait, leur donnait forme, si bien qu'elles se dressaient, devenaient des bêtes de terre qui se cabraient et soufflaient, leurs yeux telles des étoiles aussi froides qu'immuables.

Alors nous avons bondi sur ces destriers, dégainé nos épées et galopé vers l'est. Là où le sabot touchait le sol, une terre toute fraîche montait comme de la sève dans les bêtes nécromanes avant de redescendre par la patte arrière la plus éloignée.

« Tirathika ! »



Entendant mon nom d'adoption, je me suis retourné pour voir Kro-dasparasa chevaucher sans masque à mes côtés. Ses marques luisaient d'un feu argenté sur son visage, ses yeux brillaient, joyeux, sauvages. Encouragé par le geste qu'il m'adressait, je me suis dépouillé de mon propre masque et j'ai senti ma queue se durcir.

Ce voyant, il a ri. Notre rivalité, notre haine respective n'étaient rien, comparées à cette camaraderie. Filant flanc contre flanc, nous avons échangé des sourires de loup qui se composaient de moquerie et de compréhension à part égale, tout en poussant davantage nos montures.

Il m'a crié : « Belle journée pour mourir ! Tu es prêt à rencontrer la mort, petit frère ? » Il a écarté son épée afin que nous puissions nous serrer la main sans ralentir notre train d'enfer, puis il l'a ramenée dans un mouvement d'une telle vivacité qu'il m'a fallu tout mon talent pour l'esquiver.

J'ai vidé mes poumons.

La salle commune m'entourait de nouveau. Je fixais du regard les cornes d'auroch clouées en guise de trophée au mur ouest et le panier d'osier pansu accroché aux poutres en côtes de baleine. Au-dessus de moi, la sirène en bois sculpté peint, affublée de bois de cerfs portant des bougies, pivotait sur elle-même avec une lenteur insoutenable.

La dame elfe a retiré la pipe d'entre mes doigts gourds et en a insinué le long tuyau sous son masque avec une telle dextérité qu'elle a révélé tout au plus un doigt de son visage. Lentement, elle a inhalé. La braise s'est ravivée, minuscule foyer orangé qui buvait toute la lumière de la pièce. Et ma voisine de murmurer : « Ce n'est pas ce que je souhaitais voir. » Elle a tiré une autre bouffée avant de passer la pipe.

Petit à petit, l'ustensile a fait le tour de la pièce avant de me revenir. Je l'ai pris, pataud, et j'ai placé l'embouchure à présent brûlante contre mes lèvres pour aspirer la magie.

Je me tenais sur une plaine déserte, avec les tentes de soie du camp derrière mon dos. Le givre croulait le sol en étoiles entrecroisées. Mon sang me martelait les tempes.

C'était une nuit de fête et nous avons coupé les piquets centraux de nos tentes coniques deux fois plus longs qu'à l'ordinaire. De petites lanternes pendaient au sommet, telles des étoiles. Le calme régnait. Pour les *amṛta skandayaksa*, s'aventurer dehors par une nuit de fête aurait constitué une terrible impiété.

Torturé d'indécision, je me suis détourné puis retourné à deux reprises. Que mon projet puisse me valoir une sentence de mort me dérangeait moins que l'éventualité d'avoir mal interprété les signes, de me croire



désiré à tort. J'ai fini par m'approcher d'une tente spécifique pour la contempler d'un regard noir jusqu'à ce qu'elle brille à l'instar du ciel. Enfin, je me suis penché et j'ai franchi l'ouverture.

Ratanavicta m'attendait.

J'ai ôté mon masque, je me suis agenouillé devant elle et, avec des gestes retenus, mesurés, j'ai passé mes doigts sous son masque pour le lui ôter. Elle avait un visage couturé de cicatrices comme la lune, beau et froid comme la lune. Ma main était noire sur son sein. Une aréole pâle a surgi entre mes doigts tel le premier astre du couchant.

Elle a soupiré : « Aaah. » Puis la pipe s'en est allée vers la main suivante.

Tout avait changé.

Tu ne peux pas imaginer mon sentiment, après vingt ans d'errance, lorsque j'ai enfin regagné Long Pont. J'éprouvais une amertume si vive qu'elle m'emplissait la bouche. Deux décennies de ma vie avaient disparu, anéanties. En tout et pour tout, je gardais de cette période des réminiscences brumeuses, spectrales, dérobées par les êtres auxquels je me faisais le plus. La Porte du Dragon se révélait plus petite que dans mon souvenir, et bien moins grandiose. Les bâtisses de pierre dont les flèches griffaient jadis les nuages comptaient tout au plus trois ou quatre étages. La route qui les séparait avait à peine la largeur requise pour laisser deux chariots se croiser.

La peau de ma figure me semblait sèche et tirée. J'ai glissé un doigt sous mon masque pour gratter la cicatrice qui m'effleurait la commissure des lèvres.

L'air même avait une fragrance différente. L'odeur de fumée de mon enfance, chêne et cèdre pour les riches, bois flotté et bouses séchées pour les pauvres, avait changé pour devenir un mélange de houille et de charbon de bois dont le relent sulfuré vous pinçait les narines. Des parfums merveilleux émanaient encore de la boulangerie où le vieil Hal Lechauve se tenait, prompt à vous offrir un regard noir et un pain au lait sucré, mais le composé poivré des jambons accrochés dans la boutique voisine manquait et le fumoir s'était mué en une échoppe de polisseur de lentilles.

La venelle entre les deux édifices (vous l'appellez toujours le Gosier, vous, les jeunes ?) subsistait toutefois, qui exhalait une brise venue de l'Awen. Je me suis arrêté et appuyé sur ma pique. C'est là, un soir d'antan, que Becky m'avait révélé ses seins marqués de taches de rousseur avant de ricaner lorsque j'avais paru choqué. Là que Jon et moi tombions



à genoux pour partager les œufs piqués dans les pigeonniers du quartier de la Berge, qui, situés hors-Pont, passaient pour des proies idéales aux yeux de tous les gamins du fleuve — je constate que tu souris ! Là que je me suis accroupi pour un guet-apens sur l'apprenti du tisserand dont le nom, le visage et la faute m'échappent, même si cette idiotie m'a coûté un bras cassé et la sympathie durement gagnée de Becky.

La personne qui m'a heurté a juré et filé avant que j'aie le temps de me retourner et de demander pardon, alors je me suis faufile dans le Gosier pour laisser passer tout le monde et contempler l'Awen éclaboussé de soleil.

En aval, un pyroscaphe voguait vers la baie. Avec ses panaches blancs et ses aubes qui brillaient à l'unisson, on aurait cru un gyryn mué par magie en insecte géant. Les navires marchands entrant et sortant du port me paraissaient plus grands que dans mon souvenir, la coupe de leurs voiles peu familière. Le long des berges, les cheminées s'étaient multipliées, crachant leurs fumées vers le ciel assombri. Je voyais là un monde transformé où je n'avais plus ma place.

Les fantômes de ma jeunesse me pressaient au point que je distinguais mal le passé et le présent, le souvenir et le désir. Il me semblait m'être détourné un bref instant et me retrouver vieilli de deux décennies.

Regarnis la pipe. J'aimerais entendre une dernière fois la musique de cette jeunesse enfuie, le bruit des pensionnaires descendant l'escalier d'un pas ensommeillé, les tintements et les cliquetis des plats et des couverts dans la cuisine. Le pas rapide d'Eléonor revenant du four banal les bras pleins de pains chauds à l'odeur délicieuse. Les jurons étouffés de Gabe le Noir qui, hors de vue, se plaignait de mon travail.

Quel contraste cruel avec ce matin ! Quand j'ai détourné mon regard du fleuve, j'ai découvert le Pont qui grouillait de citadins, boutiquiers et artisans aux habits élégants garnis de dentelles. L'air résonnait des claquements de leurs talons. Hommes et femmes arboraient un air sévère et figé. Brièvement, j'ai hésité à renouer avec les humains. J'avais passé de trop longues années en compagnie des chouettes et des loups, seul dans les déserts du nord, pour me trouver à mon aise ici. Mais j'ai carré mes épaules et repris ma route.

Le Brochet et le Baril se dressait toujours au milieu du Pont. De loin, il paraissait petit et insignifiant, même si mon cœur gardait l'empreinte de chacune de ses pierres et de ses poutres. L'enseigne se balançait paresseusement à sa barre. Le poisson rieur sautait hors de son baril depuis qu'un érudit de passage les avait peints en paiement de sa nuit, durant la jeunesse de Tante Kate. Je le sais, car elle parlait souvent de cet homme.



Sous ce panneau, il y avait une foule, remous colérique dans le flot des passants. On avait posé près de la porte un gros fût retourné sur lequel un homme trapu, une plume de bailli à la casquette, lisait un parchemin d'une voix forte. Un assistant malingre équipé d'une clochette se tenait à ses côtés, devant un alignement d'une dizaine de rustres nantis de gourdins en chêne.

Il s'agissait d'une expulsion.

Kate était là qui, miraculeusement inchangée, pleurait de rage. Je la fixais du regard, incrédule, quand j'ai compris ma méprise. Cette femme usée et empâtée devait être ma sœur Dolly, désormais d'une vieillesse épouvantable. Sa vue m'a donné envie de prendre mes jambes à mon cou. Le brochet peint riait de moi sans bruit. Mais j'ai réprimé mon malaise et je me suis frayé un chemin dans la cohue.

Sans l'avoir souhaité, je créais la sensation. Les badauds me cédaient le passage avec force murmures, tandis que le bailli cessait sa lecture. Ses nerfis, mécontents, s'agitaient, et son épouvantail à clochette se tassait sur lui-même. Objet de tous les regards, j'ai deviné qu'un peu du charme elfique devait s'accrocher à moi.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? » Ma voix me semblait grave, inconnue, et les mots sourdaient de mes lèvres comme l'eau d'une pompe grippée par la désuétude.

Le bailli a brandi son parchemin. « Ne vous en mêlez pas. C'est une procédure officielle et j'ai mes bastonneurs pour me soutenir.

– Tu es un vilain lâche de t'attaquer à ceux qui étaient tes amis, Tom Recroc ! a crié Dolly. Le lèche-bottes des riches, le sbire des mécréants et des usuriers, voilà tout ! »

La foule a exprimé son accord d'une rumeur sourde.

Il a baissé sa tête massive et, sans croiser le regard de ma sœur, grogné : « Nom de nom, Dolly, je fais juste mon... »

Alors j'ai dit : « Je vais payer. »

Tom Recroc en est resté soufflé. « Hein ? Quoi ? »

J'ai ôté mon sac à dos, fait d'un épais tissu nain brodé d'orchidées de soie dans un point d'elfe sylvain, et tendu ma pique à un jeune gars dégingandé qui a failli la laisser choir dans sa stupeur. C'était toi, n'est-ce pas ? Il me semblait. Elle a une hampe d'ébène plus lourde qu'il n'y paraît.

Attachée au cadre, il y avait, outre mon carquois et les éclats de ce qui était jadis l'épée de mon père, une bourse en cuir. D'avoir côtoyé les elfes si longtemps, j'en oubliais la valeur respective des pièces. Mais j'avais

n'a pas aidé sa carrière. Espérons que la superbe illustration de Manchu le rachète. Il s'agit ici d'un des romans les plus accessibles de l'Australien : vision d'une révolution iranienne démocratique, examen des possibilités d'une cartographie du cerveau ainsi que de son application au virtuel, et méditation touchante sur la parentalité.

- GABORIT, Mathieu, **Abyme**, Hélios n° 13. Réunie en un seul volume assez mince (prévoir de bons yeux), revoici l'œuvre de *fantasy* par laquelle Gaborit s'était signalé à notre attention en fin de siècle dernier. On s'attache aux pas de Maspalio, farfadet et voleur, qui mène une enquête dangereuse, à la recherche d'un démon, dans une cité foisonnante aussi réussie que Lankhmar ou Laélith. Inventif et, bien sûr, crépusculaire.

- LÉOURIER, Christian, **Les Contacteurs**, Gallimard, « Folio SF » n° 487. Pour qui ignorerait l'œuvre du plus ethnologue de

nos écrivains de SF, cet épais volume réunissant les trois premiers ouvrages de la saga de Lanmeur constitue l'entrée en matière idéale. « *Des personnages complexes, une grande inventivité sociétale et un sens de la mesure qui donne des romans concis mais alertes* », écrivais-je dans *Bifrost* n° 65, louant aussi « *un style élégant sans maniérisme, riche sans lourdeur* ». Pas mieux !

- MAUMÉJEAN, Xavier, **Ganesh**, Hélios n° 08. Alias **Les Mémoires de l'Homme-Éléphant**, comme il s'intitulait à sa parution au Masque voici quinze ans. Quatre saisons, et quatre enquêtes de Joseph Merrick, l'Elephant Man, ici présenté comme un détective reclus mais malin, dans un Londres victorien que l'auteur restitue avec le sens du détail et la verve qui le caractérisent. Bon, oui, ce n'est « qu'un » polar, mais on ne va pas s'arrêter à ce détail...

- SWANN, Thomas Burnett, **Plus grand sont les héros**, Hélios n° 14 (*inédit*). Traduit avec enjouement par Patrick Marcel, ce roman met en scène la légende biblique de Jona-

than et David (et Goliath) décrits comme des amants plutôt que des amis. La beauté solaire des romans « grecs » de l'auteur américain infuse le désert de Palestine par le biais de deux exilées crétoises, des Sirènes. Quel plaisir que de déguster cet inédit du grand Swann !

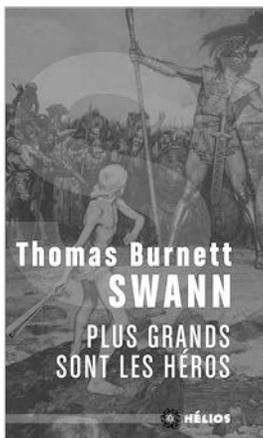
- TUTTLE, Lisa, **Ainsi naissent les fantômes**, Gallimard, « Folio SF » n° 488. Une auteure devenue rare, un genre — souvent réduit à la portion congrue, dix textes (un ajouté à l'édition originale) plus dérangeants et originaux les uns que les autres, le tout choisi et traduit à la perfection par Mélanie Fazi. Je vous l'emballer, ou c'est pour consommer tout de suite ?

- WEEKS, Brent, **L'Ombre parfaite**, Milady (*inédit*). Une bonne novella, un glossaire et d'autres bonus constituent ce bref recueil qui enrichit la chouette trilogie de « l'Ange de la nuit ». A réserver aux fans d'icelle, mais

ils se régaleront.

- WHALE, Laurent, **Les Pilleurs d'âme**, Hélios n° 11. Venu trouver un agent des Cartels qui prélèvent des indigènes sur des mondes primitifs comme T024, alias la Terre au XVII^e siècle, Karban se dit Le Goff pour intégrer le milieu de la flibuste caraïbe. Whale passe de la gouaille au lyrisme dans ce livre enlevé dont les aventures échevelées évoqueront aux vieux fans d'« Anticipation » un Jan de Fast survitaminé et qui séduira les amateurs de Poul Anderson. Prix Rosny Aîné mérité en 2011.

- WILSON, Robert Charles, **Julian**, Gallimard, « Folio SF » n° 491. Renouant avec les feuilletons d'antan, ce gros roman post-pétrole, dont la manière rappelle les biographies édifiantes fin de siècle, détonne dans l'œuvre de Wilson, avec son évocation de Julian Comstock, le neveu du président, appelé à devenir une figure majeure d'Etats-Unis en guerre contre l'Europe. Fascinant, irritant (il y a des longueurs), ambitieux : un livre total. J'aime beaucoup, mais je comprendrai qu'on diverge.



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com
site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Damien Bador, Etienne Baillier, Manuel Beer, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Emmanuel Chastellière, Sophie Conradini, Thomas Day, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Mathias Echenay, Claude Ecken, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, John Howe, Jean-Philippe Jaworski, Eric Jentile, Olivier Jubo, Laurent Kloetzer, Frédéric Landragin, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Isabelle Pantin, Bruno Para, Erwann Perchoc, Laurent Queysi, Michael Swanwick, Pierre Stolze, Francis Valéry, Cid Vicious.

Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassay-les-Châteaux (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

A Vincent Ferré, pour commencer, qui nous a grand ouvert son carnet d'adresses tolien avec un enthousiasme imparable ; à John Howe, bien sûr, qui s'est montré à la hauteur de sa réputation, et plus encore ; à notre poto André-François Ruaud, évidemment, le copain de la rédaction, le fan de toujours, qui nous gave de SPs en veux-tu, en voilà ; à Isabelle Pantin, qui ne nous a pas fait faux bond (ouf !) ; à Gillou Dumay, qui a sacrément turbiné sur ce numéro (comme toujours, mais là, un peu plus encore) ; au Pierrot, qui nous file quand même des putains de suées ; à Audrey Petit, qui est là quand c'est dur ; à Bertrand Bonnet, à qui on pense tous énormément ; à Ben, bien sûr, en adamantium ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par le Old Tobby, l'herbe à fumer des hobbits, consommée sans modération.

Dépôt légal : octobre 2014

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-73-5

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (cool, merci bien !!).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne s'engage à lire l'intégralité de ce *Bifrost* 76 en fumant la pipe...

